



**A gauche :** Nadejda, 45 ans, et sa fille Aliona, 14 ans, née lourdement handicapée.

**A droite :** Ioulia, 20 ans, est née à Dzerjinsk. Elle affirme ne pas avoir peur d'y vivre et se désintéresse de la pollution.



**En haut :** la rivière Oka vue de la métropole, Nijni-Novgorod. C'est au bord de ce cours d'eau qu'a été construite Dzerjinsk.

6 à 7 pour 1000 aujourd'hui. On nous grondait pour cela. Il y avait aussi des problèmes respiratoires, des malformations, des pathologies du cœur, aussi, enfin tout le spectre.»

Aucune amertume ne transparaît dans la voix. «Rien» dans sa formation ne l'avait prédisposé à s'intéresser aux effets de la pollution, assure-t-il; rien n'aurait éveillé ses doutes si ce n'est, peut-être, cette confiance d'un ami, lequel, après avoir un peu étudié l'agent orange utilisé par les Etats-Unis lors de la guerre du Vietnam, lui aurait glissé qu'ici, un «produit semblable» était fabriqué. Tout en évoquant une forme de «sélection naturelle» qui laisse pantois, le docteur Mouradian en reste persuadé: «Ce n'est pas la pollution qui compte, c'est la façon dont on l'élimine. Regardez-moi, je suis en pleine forme à 71 ans!»

Nikolaï ne peut pas en dire autant. Inspecteur sécurité incendie, il était chargé de vérifier à tour de rôle les ateliers de la ville. «Presque tous mes amis sont morts entre 50 et 60 ans, à cause du cœur surtout», souffle cet homme malentendant de 67 ans au regard pétillant de bonté. Est-ce la dureté de la vie? La pollution? Comme tous ici, il ne détient pas la réponse, mais il se souvient que personne ne portait de masque à gaz – «on ne peut pas travailler avec» – et qu'à l'époque, 15 000 salariés travaillaient dans la seule usine Sverdlovsk.

#### «LA RIVIÈRE EST PROPRE!»

Toute la vie sociale dépendait du conglomérat. «On partait en vacances organisées en Crimée, à Vilnius, en Abkhazie...» Pour vous dire, même le quartier où Nikolaï réside s'appelle Sverdlovsk, mais par prudence notre entretien s'est déroulé dans sa Lada. «Quand je suis parti à la retraite, j'ai signé un document pour ne rien raconter, à cause des explosifs, vous comprenez... C'est peut-être périmé, mais on ne sait jamais... Tout ce que je peux vous assurer, c'est que ça sentait très fort, parfois, dans la ville.»

Pour l'heure, l'endroit est envahi de moustiques, ce qui ne paraît pas gêner Taïa Malinchina et sa copine Anfissa, 81 ans toutes les deux, assises sur des chaises en plastique devant le perron de leur immeuble années 1970. «Avant, on habitait ici aussi, mais dans une maison en bois», précise Taïa. Ouvrière peintre dans l'atelier n°3 – de Sverdlovsk bien sûr –, elle est partie à la retraite «encore jeune fille», à l'âge de 45 ans. «Je suis née ici, je mour-

rai ici», lance-t-elle avant de se recueillir dans un éclat de rire pour une photo: «Peut-être qu'un Parisien va venir me chercher!»

Assise elle aussi sur un banc, dans un autre quartier, Diana, la silhouette ronde tassée sur elle-même, est moins gaie. Malade, essoufflée, cette ancienne chimiste de 67 ans a perdu son mari au même âge qu'elle d'un cancer, mort «comme tous ses collègues». «Heureusement, reprend-elle, mes deux enfants qui ont fait l'Institut de chimie travaillent ailleurs. Mon fils est kinésithérapeute, ma fille tient son propre magasin. Parce qu'on a l'exemple du père, n'est-ce pas...» Non, elle n'est pas optimiste. La question, même, l'indigne. «Avec des produits chimiques qui ont une demi-vie de 300 ans [la période nécessaire pour qu'un produit perde la moitié de sa toxicité], comment voulez-vous que cela aille mieux?»

Partout, dans la ville, des distributeurs, des «kiosques» d'eau artésienne, puisée au plus profond des sols, ont été installés depuis une dizaine d'années. Impossible de boire celle du robinet. Sur les bords de l'Oka aménagés en promenade, le militaire à la retraite Vladimir Illitch – même prénom et patronyme que Lénine – pêche sereinement. «Ça, dit-il en montrant une longue balafre sur son torse nu, c'est la Tchétchénie en 1994. Et ce trou-là, dans le dos, c'est l'Afghanistan dans les années 1980.»

Un dur à cuire, Vladimir, et pourtant il jure qu'on ne l'y reprendra plus jamais à boire ne serait-ce qu'une goutte d'eau municipale. «Il y a deux ans, j'ai emménagé ici, dit-il en montrant du doigt derrière lui des immeubles neufs bleu et orange. Quand je prenais une douche, l'eau était comme ça [il montre un tee-shirt jaune citron]. Ça m'a déclenché un de ces eczémats! J'ai appelé les services de la mairie, ils ont fait des tests, les résultats étaient de 20 à 30 fois supérieurs à la norme de teneur en fer. Je me suis tartiné de crème pour bébé, s'esclaffe-t-il, puis j'ai fait appel au tribunal. On m'a installé des filtres importés de Finlande.» «C'est mieux?», lui demande-t-on. «Un peu, répond Vladimir. Mais la rivière est propre!»

Si incroyable que cela puisse paraître, une bonne partie de la population ignore les risques induits par l'enfouissement des déchets et jusqu'à l'existence même du trou noir et de la mer blanche. «Hein? Jamais entendu par-

ler», affirme Anna, une quadragénaire, en ouvrant des yeux ronds. L'hiver, la neige dissimule toutes les traces sous une pellicule blanche. Les odeurs s'atténuent. Il faut attendre le printemps et les étés chauds pour que soudain tout réapparaisse, intact. Les couleurs comme les odeurs.

Pétulantes l'une et l'autre, la blonde et la rousse, Evguenia et Svetlana, deux jeunes ingénieures de 30 et 33 ans, en congé maternité, qui poussent un landau dans le quartier limitrophe de la zone industrielle, n'y prêtent pas attention. «Mais vous voyez bien, nous n'avons pas de queue derrière nous ni cinq doigts aux pieds!», se moquent-elles.

A quelques mètres à peine, dans un autre immeuble en brique, Nadejda, 45 ans, reste pourtant tarabouée par des questions sans réponse. «Mes parents, venus de Kaliningrad, sont arrivés à Dzerjinsk en 1966, je suis née ici, mon mari aussi, ma première fille...» La deuxième, Aliona, une gracieuse adolescente de 14 ans, est née lourdement handicapée, sans que rien ne permette d'affirmer que l'enfant a été victime d'une éventuelle contamination. «Les médecins ne m'ont jamais rien dit, soupire la mère. Mais, quand je vois les autres, je me demande...»

#### «NOUS GUETTONS LE BROUILLARD»

Les autres? «Oh oui, il y en a! Aliona va en classe spécialisée. Il en existe deux comme ça avec 15 enfants très handicapés chacune. L'année prochaine, la deuxième classe, celle des plus grands, devrait accueillir 20 enfants, mais l'enseignante est partie en congé maternité et personne ne la remplace...» Deux fois par an, le père, ingénieur, et Nadejda, enseignante en arts plastiques, accompagnent la petite dans un centre thérapeutique financé par les services de santé. En dehors de cela, les massages, nécessaires pour Aliona, coûtent trop cher. Comme tous les habitants de Dzerjinsk qu'il nous a été donné de rencontrer, la famille ne souhaite pas que son nom soit mentionné, par crainte de perdre son emploi pour avoir parlé de «choses négatives» devant des étrangers. «On vous accuse vite de nuire à l'image du pays et de faire fuir les investisseurs», soupire Ackhat Kaïoumov, de l'association Dronte.

Traumatisée par les faillites en cascade après la chute de l'URSS, Dzerjinsk tente encore aujourd'hui de renaitre sur la base de son ex-

## LES CHIFFRES

100

### décharges

La zone industrielle de Dzerjinsk, compte une centaine de décharges de taille et de niveau de dangerosité différents, mais quatre sites sont considérés comme très dangereux: le «trou noir», la «mer blanche», Igoumnovo et Simazine.

232 000

### habitants

La population ne cesse de décroître. La ville comptait 287 000 personnes en 1993.

périence acquise dans la chimie. Récupérer les centaines d'emplois perdus reste la principale préoccupation de la région. «Les autorités sont prêtes à accepter n'importe quoi. Nous luttons tout le temps pour que les investisseurs ne débarquent pas en se disant "c'est déjà tellement pollué qu'un peu plus, un plus moins, ce n'est pas un problème"», poursuit l'écologiste.

Les discussions sont âpres avec les pouvoirs publics pour faire venir en priorité d'autres secteurs d'activité, dans l'assemblage de machines, par exemple, ou, mieux encore, dans le traitement des déchets. «En permanence, nous avons des points de friction, disons cela comme ça», confie en souriant Ackhat Kaïoumov. La bataille pour obtenir des garanties et «exiler» à 20 kilomètres l'entreprise de plasturgie russo-belge RusVinyl a duré cinq ans.

Impossible de pénétrer dans l'une des usines encore en fonctionnement. Aux journalistes qui s'attardent un peu trop devant les entrées, ne serait-ce que pour prendre une photo d'un buste du bolchevique Feliks Dzerjinski, ici aussi représenté, il est prestement demandé de décamper. «Nous n'avons aucun accès aux lieux, confirme Vadim Chtchourenkov, journaliste dans une gazette locale, Dzerjinskoïe vremia. Nous en sommes réduits à guetter le brouillard, la couleur de l'eau.» Car, pour ce jeune homme, qui fait aussi partie d'une association citoyenne, La Voix de Dzerjinsk, les problèmes, même s'ils sont moins aigus que par le passé, demeurent. Et pour cause, selon lui, «dépolluer tout ça coûterait plus cher que les Jeux olympiques [d'hiver de 2014] à Sochi!»

«Des centaines de petites et moyennes entreprises se sont installées sans aucun contrôle efficace. Dans les années 1990, oui, il y en avait un avec l'aide de l'Union européenne, mais la coopération est plus difficile aujourd'hui, depuis qu'on nous tourne le dos sur la scène internationale. Nous recevions aussi de l'information par Greenpeace, sur les dioxines, les phénols, comment brûler les plastiques, se protéger. Mais tout ça n'existe plus, assure-t-il. Certes, des documents sont nécessaires pour le recyclage des déchets mais, en réalité, seule Gaz [usine automobile] possède un atelier de ce genre; pour les autres, le seul lieu de traitement de déchets industriels se trouve à Samara, à cinq heures de route. Autant dire que beaucoup d'entreprises recyclent uniquement sur le papier...»

«La situation aujourd'hui est devenue encore plus compliquée du fait de la multiplication de petites entreprises, moins visibles que les grosses d'hier. Beaucoup ne filtrent rien», acquiesce Dmitri Levachov. Né lui-même à Dzerjinsk, ce militant écologiste tente de se faire entendre «depuis vingt ans» sur le sujet, non sans une pointe de découragement. «L'ordre d'inspecter les usines se fait tous les trois ans et encore, on prévient d'avance celui que l'on va contrôler.» «Le trou noir, insiste-t-il, reste l'un des problèmes les plus compliqués à résoudre de la Russie.»

Le journaliste Vadim Chtchourenkov se dit également préoccupé par la pollution de l'air et les «dégazages sauvages». «Cela se produit régulièrement entre 22 heures et 3 heures du matin, car les usines dépassent le seuil de production fixé et les filtres deviennent inefficaces.» L'administration, accuse-t-il, ferme les yeux. La population reste indifférente. «Ça ne sent pas bon? On ferme les fenêtres et c'est tout. La nuit, les gens ne voient rien. L'alcool et les drogues tuent plus vite.» Pour avoir tenté de fouiller un peu le dossier, le journaliste a subi des tracasseries. Trois jours de garde à vue pour une ceinture de sécurité oubliée au volant. Puis son chien a été transporté au loin. Cette année, sa voiture a été incendiée. Dzerjinsk n'aime pas que l'on gratte ses plaies. ■

ISABELLE MANDRAUD

**Prochain épisode :** au Brésil, le Rio Doce, le fleuve mort

Contaminations est aussi une exposition de Samuel Bollendorff présentée à Visa pour l'image, festival international du photojournalisme à Perpignan, du 1<sup>er</sup> au 16 septembre. Visapourlimage.com